

SAINTE-BEUVE ET LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LETTRES A JULES RAVENEL

(1845-1865)

Le goût de Sainte-Beuve pour le détail biographique et pittoresque l'a amené à mettre en vive lumière une foule de documents inconnus et de livres oubliés. Pour esquisser les figures si vivantes, pour renouveler par des traits ignorés les physionomies illustres qui forment sa nombreuse galerie, il a dû demander aux archives et aux bibliothèques les secrets qui dormaient dans leurs dossiers et sur leurs rayons. Mais comment, pressé par les 1^{er} et les 15 du mois des grandes Revues, par les nécessités de la presse quotidienne et, plus tard, par l'échéance fatidique du « lundi », eût-il pu se mettre lui-même à la poursuite des pièces et des volumes ensevelis dans la paix de nos grands dépôts? Sans doute il a dû le faire plus d'une fois; mais, le plus souvent, il a été aidé dans ces minutieuses recherches par des savants et obligeants amis, heureux de lui fournir les éléments de l'un des « portraits », de l'une des « causeries » où il était passé maître. Au premier rang de ces collaborateurs bénévoles, il faut placer Ravenel. Esprit curieux, très informé du détail de notre histoire littéraire au xvi^e et au xvii^e siècle, Ravenel se laissa très vite gagner au charme des relations avec Sainte-Beuve, qui, de

son côté, apprécia tout aussi vite la valeur de son nouvel ami. C'est à la Bibliothèque de la ville de Paris que s'ébaucha, vers 1845, cette longue et solide amitié. Dans les loisirs de ses fonctions, qu'il occupait depuis 1840, Ravenel étudiait nos grands siècles jusque dans le menu de leur vie, et pour redresser les noms et les dates des personnages de marque dont il aimait à reconstruire la biographie, il collectionnait les copies de correspondances privées, de papiers inédits, et, précurseur de Jal, il relevait dans les actes de l'état civil de Paris tout ce qui pouvait préciser, éclairer, corriger les notions courantes et acceptées sans contrôle. Il se rapprochait trop de Sainte-Beuve par cette passion du détail exact pour rester longtemps éloigné de lui et étranger à ses travaux. Quel heureux hasard les rapprocha? nous l'ignorons. Peut-être quelque ami commun, peut-être quelque pointe poussée à la Bibliothèque dans l'espoir d'y trouver un renseignement vainement demandé ailleurs... Toujours est-il qu'une fois la rencontre faite, ils furent indissolublement liés l'un à l'autre. Et lorsque Ravenel passa à la grande bibliothèque de la rue de Richelieu, les rapports continuèrent de plus belle, les relations devinrent amitié, l'amitié devint intimité. C'était en effet, pour Sainte-Beuve, une rare bonne fortune que d'avoir, dans cet établissement unique, un érudit sûr, toujours prêt à se mettre en quête, sans délai, de tous les éléments qui pouvaient donner à l'article commencé plus de piquant, plus de nouveauté, plus de vérité. Le grand critique a fait un jour, en quelques pages, un rapide et aimable portrait de ses secrétaires. Il eût pu joindre Ravenel à ce petit groupe familial. Tout au moins n'a-t-il guère laissé passer d'occasions de lui témoigner publiquement son estime et sa reconnaissance. Dès 1846 (1), à propos de cette M^{lle} Aïssé qui devait

(1) En 1839, il le nommait déjà au sujet de la naissance de M^{me} Deshoulières (*Portraits de femmes*, p. 367, note 2; article du 15 octobre).

bientôt réunir leurs noms sur la même couverture, il parlait aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* de Jules Ravenel, « un érudit bien connu par sa conscience, sa rectitude et sa sagacité d'investigation » (1). Quelques mois plus tard, corrigeant noms et dates de la biographie de M^{me} de Staal-Delaunay, il signalait aux abonnés du *Journal des Débats* « l'érudit » à qui il devait sa science et « à qui l'on doit tant de rectifications de cette sorte » (2).

En 1849, la « causerie » du 24 décembre sur Adrienne Lecouvreur lui permet d'annoncer un travail sur la comédienne que prépare « un de ses amis, bibliophile avec passion et avec choix », « qui a la main heureuse » (3). Il s'agit de Ravenel, et c'est encore Ravenel qui lui fournit, l'année suivante, sur M^{me} de La Tour-Franqueville et J.-J. Rousseau, « des notes précises qui corrigent et complètent les renseignements » de Musset-Pathay et de La Porte (4). Plus tard, quand les liens d'affection se sont resserrés entre eux, Sainte-Beuve se donne licence de mettre, comme on dit, l'épée dans les reins de son ami : « M. Ravenel, ce patient et ingénieux érudit, a besoin d'être un peu forcé, et, plus qu'aucun érudit peut-être, il trouve moyen d'unir au zèle de chercher et d'amasser la crainte de produire » (5). Voilà qui est bien et finement dit; mais Sainte-Beuve avait pleine conscience du profit qu'il tirait de ce « zèle » et de cette « crainte », et c'est pourquoi il louait si volontiers son tout dévoué correspondant.

Dans plus d'un autre endroit, le critique prend plaisir à appeler l'attention de ses lecteurs sur les ouvrages et les mérites de Rave-

(1) *Premiers Lundis*, t. III, p. 132 (article du 15 janvier).

(2) *Journal des Débats*, n^o du 21 octobre 1846 (cf. *Premiers Lundis*, t. III, p. 443).

(3) *Causeries du Lundi*, t. I, p. 159.

(4) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 65 (article du 29 avril 1850).

(5) *Causeries du Lundi*, t. XV, p. 223 (article du 15 juillet 1861).

nel (1), et leur sympathie ne tient donc nullement du mystère. Mais les causes de cette sympathie sont moins connues qu'on ne le penserait, et c'est leur correspondance qui va nous les livrer pour la première fois. A lire les passages qui viennent d'être cités, on pourrait croire en effet que ce n'était que par occasion que Sainte-Beuve puisait dans les dossiers et dans l'érudition du conservateur de la Bibliothèque. On va voir, au contraire, que leurs relations ont été, pendant une vingtaine d'années, presque journalières, et que les « Causeries » en particulier ont dû à Ravenel, grâce aux trésors que lui fournissait la Bibliothèque, une partie de leur documentation si riche et souvent si imprévue. Il est donc juste, dans la délicate manifestation dont le *Journal des Débats* a si heureusement pris l'initiative, de rendre justice à Ravenel et au grand établissement auquel il fut attaché pendant plus de trente ans. Le conservateur des imprimés et la Bibliothèque nationale ont droit à ce témoignage de reconnaissance, et Sainte-Beuve aurait été le premier, si l'occasion s'en fût présentée à lui, à proclamer ce qu'il devait à l'établissement comme il avait tant de fois proclamé ce qu'il devait au fonctionnaire.

*
* *

Ravenel a dû distraire beaucoup des billets qu'il reçut de Sainte-Beuve, de 1845 à 1869, pour les offrir à d'indiscrètes amateurs d'autographes. En revanche, on trouve, parmi les lettres qu'il a conservées, une lettre à Taschereau, dont il fut le subordonné, de par les hasards de la politique, depuis l'année 1852, et qui lui fit probablement don de cette intéressante pièce. Afin de respecter la chronologie, et aussi pour commencer ce festin délicat par un excellent hors-d'œuvre, nous donnerons tout d'abord cette petite dissertation sur la vie de La Bruyère.

(1) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 249; t. V, p. 104, note 1; etc.

Ce 19 février 1846.

Mon cher monsieur Taschereau,

Je viens de lire avec intérêt les pages de la Revue Rétrospective sur La Bruyère (1) et je vous remercie beaucoup de l'aimable mention que vous y faites de moi. La lettre de La Bruyère à Bussy est en effet curieuse, étant le seul billet qu'on ait de lui. Quant à l'extrait des registres de Versailles, il est bon de l'avoir aussi, mais vous-même avez noté combien les noms y sont inexacts : la qualification de 'Gentilhomme de Monseigneur le Duc donnée à La Bruyère ne l'est pas moins : il n'était attaché qu'en qualité d'homme de lettres, mais on aura cru le mot de gentilhomme plus flatteur. La conjecture sur Tallemant ou Pavillon feseurs de stances peut se soutenir ; ce qui m'arrête pourtant, eu égard à Tallemant à qui ce signalement va bien, c'est que c'était un homme de modération et de considération dans l'Académie, secrétaire de l'autre Académie des Inscriptions, et qui ne devait pas être aussi prompt à la cabale que les ennemis de La Bruyère indiqués par lui dans son discours de réception. Mais il y a erreur sur le fait de Pelisson se retirant devant La Bruyère : Pelisson était mort au mois de février de cette même année, et il était de l'Académie depuis fort longtemps. Déjà cette erreur sur Pelisson se trouve dans la notice qui est en tête du La Bruyère édit. Belin, et qui est, je crois, de M. Depping (2). J'ai moi-même cherché à savoir quel pouvait être ce concurrent qui se retire devant La Bruyère. C'est peut-être l'académicien qui fut reçu à la prochaine place vacante, après celle que remplit La Bruyère. Dans les Harangues de l'Académie, on pourrait voir cela, et si ce que dit La Bruyère dans son Discours sur le concurrent qui se retire devant lui ne s'applique pas à l'un des

(1) Taschereau publia la première série de la *Revue Rétrospective* de 1833 à 1837 (20 volumes in-8°). C'est dans la livraison d'octobre 1836 (pages 133-142) que se trouvent les *Documents biographiques* sur La Bruyère, dont il a été fait un tirage à part (s. l. n. d., in-8°, 8 pages).

(2) *Œuvres de La Bruyère* (Paris, A. Belin, 1818, in-8); notice signée D., p. xii.

académiciens reçus peu après lui ? Vous devriez tâcher d'éclaircir ce point.

Mille amitiés et remerciemens.

SAINTE-BEUVE (1).

Ce dimanche 6 novembre 1836 (2).

La plus ancienne des lettres de Sainte-Beuve à Ravenel, auxquelles nous arrivons maintenant, est de 1845. Elle ne porte ni date du mois ni date d'année, ce qui est dans les habitudes du grand critique et rend parfois difficile le classement de sa correspondance. Heureusement, on y rencontre presque toujours des indications littéraires précises, et c'est ainsi que, dans le cas présent, l'article sur le Gresset de M. de Cayrol vient à point nommé nous tirer d'embarras : il est du 15 septembre 1845(3), et notre lettre doit l'avoir précédé d'assez peu longtemps.

Ce 19... [1845].

Je vous remercie bien de la lettre de Gresset (4). Cela suffit bien et je n'ajouterai rien sur M. de Cayrol. S'il y a quelque induction littéraire à tirer des représentations du Méchant, je vous serai obligé de m'en donner le tableau (5). Cette pièce a toujours été très peu jouée. Quant à Parny, toutes les bibliographies l'appellent Desforges. On m'assure qu'il y a des Desforges à Bourbon et pas de Deforges. Il faudrait donc être bien sûr de la correction pour s'écarter de toutes les choses écrites jusqu'ici (6).

(1) Adresse : « Monsieur, Monsieur J. Taschereau, n° 41, rue Saint-Benoist. »

(2) Cette date est ajoutée, probablement de la main de Taschereau.

(3) Dans la *Revue des Deux Mondes*. (Cf. *Portraits Contemporains*, t. V, p. 78).

(4) La « lettre de Gresset » doit être la lettre à sa mère (*Portraits Contemporains et divers*, éd. de 1847, t. III, p. 223).

(5) Probablement d'après le *Journal du Théâtre Français*, par le chevalier de Mouhy (mss. français 9229-9235 de la Bibliothèque nationale).

(6) On lit, dans les *Portraits Contemporains*, t. IV, p. 424, cette note sur le nom de Désiré De Forges de Parny : « Ou De Forge, et non pas Desforges, comme le donnent toutes les biographies. M. Ravenel a pris la peine de relever, dans les Archives de l'Hôtel

L'article de Louandre a été une grosse maladresse : rien de plus (1). Buloz (2) ne l'a lu qu'avec le public, pas avant. Louandre n'a été inspiré par personne, et n'a fait que mettre à tort ou à raison ses idées. Il ne sera plus question de cet article dans huit jours. J'expliquerai tout cela à Magnin (3) dont je conçois bien, d'ailleurs, le mécontentement. On est tellement accoutumé à la Revue (4) à tout faire par pouvoir absolu et sans consulter les rédacteurs, même les principaux rédacteurs, que l'idée n'en est même pas venue pour cet article qui en touchait de près un si grand nombre. Mais il n'y a eu aucune intention particulière.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Mes impressions de volumes commencent à peine (5) : ainsi il n'y a rien d'absolument pressé (6).

de Ville, ce nom exact de Parny tel qu'il résulte de l'acte de décès du 5 décembre 1814, et aussi de l'acte de mariage du neveu de Parny avec M^{lle} Contat. »

(1) Je ne vois pas, dans les articles publiés vers cette époque par Charles Louandre dans la *Revue des Deux Mondes*, quel est celui qui a pu si fort émouvoir Janin, Magnin et Sainte-Beuve lui-même.

(2) Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

(3) Charles Magnin.

(4) La *Revue des Deux Mondes*.

(5) Les *Portraits Contemporains et divers*, dont la Préface porte la date du 1^{er} décembre 1844.

(6) Voici deux billets qui sont du même temps :

Ce 10 décembre [vers 1845?].

Monsieur,

Je vous suis extrêmement reconnaissant du renseignement bibliographique que vous voulez bien me transmettre. Je ne connaissais pas l'indication de cette traduction en allemand du discours de 1813.

Je suis heureux, Monsieur, de cette occasion de me considérer comme votre obligé, et de vous exprimer, avec mes remerciemens, l'assurance de mes sentimens distingués.

SAINTE-BEUVE.

Adresse : « Monsieur, Monsieur Ravenel, bibliothécaire à la Bibliothèque de la Ville (maintenant transférée près du Jardin des plantes, Paris). »

6 octobre [avant 1848].

J'ai encore à vous remercier, Monsieur, de votre dernière recherche. Elle épuise la

Après le chevalier de Parny, c'est une chevalière qui trouble Sainte-Beuve et le fait recourir à la sagacité de son correspondant. La lettre est du 2 janvier, et, dans le post-scriptum, le critique s'excuse joliment de commencer l'année en offrant à Ravenel ce « bouquet d'épines ». Il en avait pourtant bien le droit, s'il était déjà décidé que son étude sur M^{lle} Aissé serait réimprimée en tête de l'édition des *Lettres à Madame Calandrini*, préparée par le bibliothécaire.

Ce 2 janvier [1846].

Cher Monsieur,

Il y a de quoi donner sa langue aux chiens. J'avais cru, sur la foi des lettres de lord Bolingbroke, tome II, p. 446, et tome III, p. 186, que l'ambassadeur M. de Ferriol était mort en 1722; et voici que M^{lle} Aissé, dans une lettre de 1726 (VI^e lettre), dit qu'elle a eu tout à la fois la mort de son bienfaiteur M. de Ferriol, l'asthme du chevalier et la réduction des rentes, etc. Voilà un passage qui me paraît demander révision; a-t-il attiré votre attention? Je vous le signale. Je crois qu'il y a erreur dans cette lettre.

Sans excuse, et mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Je vous envoie pour étrennes des difficultés biographiques, des épines pour bouquet.

Autre question, plus facile à résoudre : il ne s'agit que de l'emprunt d'un livre de la Bibliothèque :

Ce 10 février 1846.

Cher Monsieur,

Je désirerais bien avoir, de la bibliothèque du Roi, pour quelques

question, et ce n'est pas votre faute si, tout examen fait, il reste un peu de doute, comme dans toutes choses humaines, petites ou grandes.

Mille et mille remerciemens et sentimens dévoués.

SAINTE-BEUVE.

Adresse : « Monsieur, Monsieur Ravenel, à la Bibliothèque du Roi. »

ieurs, la Vie du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, écrite par le marquis Gaëtan de La Rochefoucauld, publiée en 1827, in-8° (1). Pourriez-vous me la faire trouver?

Mille remerciements et mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

En février 1846, un petit orage traverse la vie de Sainte-Beuve : M. de Salvandy, qui depuis un an avait remplacé Villemain au Ministère de l'Instruction publique, interdit l'impression de la *Relation inédite des derniers momens de Louis XV*, qui devait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* du 15. Sainte-Beuve ne se tint pas pour battu : il écrivit au trop scrupuleux ministre une lettre que celui-ci dut lire sans trop d'agrément (2), et, pour instituer quelques amis de choix comme arbitres entre l'autorité et lui, il fit conserver la composition de son article par Gerdès (3), qui en exécuta trente tirages à part. L'un d'eux était destiné au dépôt légal, et l'auteur mis à l'index tenait à ce que la Bibliothèque royale le plaçât soigneusement sur ses rayons. A qui s'adresser en cette occasion, sinon à l'excellent Ravenel, qui d'ailleurs tint compte de la recommandation (4)?

Ce 19 février [1846].

Cher Monsieur,

Il doit être déposé aujourd'hui 19 février une brochure d'une 20° de pages, intitulée *Relation inédite des derniers momens de Louis XV*.

(1) Paris, Delaforest, A. Dupont. — On peut observer en passant que c'est peut-être à cet écrivain que Sainte-Beuve emprunta le titre de ses *Consolations* (mars 1830). Dès 1825, en effet, Gaëtan publiait, sous le nom de L. de Montchevreau (nom d'une de ses terres, qu'il habitait alors) un volume intitulé : *Consolations et Poésies diverses* (Paris, Bosange père, in-32; vendu au profit des Grecs, à l'Exposition du Bazar Saint-Honoré.)

(2) Voyez la *Correspondance* de Sainte-Beuve publiée par M. Jules Troubat, t. 1, p. 133.

(3) L'imprimeur de la *Revue des Deux Mondes*.

(4) Cet opuscule est aujourd'hui coté Lb³⁸ 1832; il porte le timbre de la Bibliothèque Royale et la date de 1846. — La *Relation* a été réimprimée dans les *Portraits Littéraires*, t. III, p. 311, sous le titre de *Relation inédite de la maladie de Louis XV*; cf. p. 339, en note : « Cette relation avait été imprimée en 1846, à un très petit nombre d'exemplaires. »

Veillez la guetter lorsqu'elle arrivera à la bibliothèque du roi et la lire. Je vous expliquerai mieux ce que c'est en causant. Je vous la recommande.

En deux mots, c'est un article qui devait paraître dans la Revue des Deux Mondes du 15, et que M. de Salvandy a empêché d'insérer sous menace de saisie ! (Entre nous.)

Lisez et faites que cette petite pièce curieuse ne se perde pas. J'ai pris sur moi d'en faire tirer quelques exemplaires (30).

J'ai bien des choses à vous dire sur les descendans d'Aïssé, mais ce sera en causant (1).

A vous.

SAINTE-BEUVE (2).

La bourrasque passée, on revient aux *Lettres* de M^{lle} Aïssé :

Ce 2 juin [1846].

Cher Monsieur,

Recevez mon sincère compliment (3). Je vous le porterais si je n'étais malade, et retenu au lit par un mal assez grave au pied. J'ai reçu de bonnes nouvelles de Genève : le dessin du portrait est fait et bien fait ; je le recevrai dans une huitaine de jours (4). Rien ne nous arrête donc plus et je vais lier mon commencement à M. Gerdès.

Mille amitiés. A bientôt, j'espère, du moins quand je pourrai aller.

SAINTE-BEUVE.

(1) Sainte-Beuve avait remis à Ravenel, probablement pour la compléter, la note autographe suivante : « Le contrat de mariage de M^{lle} Céline [Célinie] Leblond [fille de M^{lle} Aïssé et du chevalier d'Aydie] avec le vicomte de Nanthia se fit au château de Lanmary, le 15 octobre 1740. » Cf. *Portraits Littéraires*, t. III (1878), p. 177.

(2) Adresse : « Monsieur, Monsieur Ravenel, conservateur à la Bibliothèque du roi. »

(3) Ravenel avait été décoré quelques jours auparavant.

(4) Il s'agit du portrait de M^{lle} Aïssé destiné à servir de frontispice à l'édition des *Lettres* donnée par Sainte-Beuve et Ravenel. Topffer mourant s'était chargé de le faire dessiner. Cf. *Nouvelle Correspondance* de Sainte-Beuve, publiée par M. Jules Troubat, p. 103 (lettre du 8 avril 1846); voyez aussi *Correspondance*, t. I, p. 137 note 2, et p. 138. — Le portrait de M^{lle} Aïssé parut en effet en tête des *Lettres de M^{lle} Aïssé à M^{me} Calan-*

Bientôt Sainte-Beuve se liait assez avec Ravenel pour se laisser inviter, lui si casanier, à la « campagne » suburbaine de son précieux correspondant. Nous ignorons s'il donna suite à ces projets d'amicale villégiature; mais, ce qui semble certain, c'est qu'il prit peu à peu le chemin de la rue Colbert pour s'y réunir, dans de familières et savantes causeries, aux amis de Ravenel et de M^l^ls Dupont. On en trouvera un peu plus loin la preuve incontestable; mais ne semble-t-il pas qu'elle apparait déjà dans la lettre du 4 novembre 1846? Elle a été écrite un mardi soir ou un mercredi, peu après une de ces tranquilles soirées du lundi, où l'on discutait les détails les plus secrets de la biographie de nos grands écrivains. On avait cru découvrir, dans un document conservé à la Bibliothèque de la rue de Richelieu, l'existence d'un enfant naturel de Pascal (1). Cette découverte piqua, comme on peut le penser, la curiosité de Sainte-Beuve. Il s'y attacha, chercha, creusa, et l'on va voir la conclusion — négative — qu'il exprime avec un spirituel dépit.

C. 4 (novembre 1846) (2).

Cher Monsieur,

Il ne faut pas rester sur les fausses nouvelles. La vérité avant tout! Pascal a pu en faire d'autres, mais il n'a pas fait celui-là. Malgré les coïncidences de dates et nos vraisemblances d'hier, le Blaise Pascal père de cet enfant et qui est qualifié de secrétaire du Roi, doit être le même que celui dont il est question dans les Mémoires de Fléchier de M. Gonod, page 42, note (3). C'est un oncle à la mode de Bretagne; Fléchier

drini, 5^e édition, revue et annotée par M. Ravenel, avec une Notice par M. Sainte-Beuve (Paris, Gerdès, 1846, in-18, avec deux portraits). — La Notice a été réimprimée, avec de nouvelles additions, dans les *Derniers Portraits Littéraires*; Sainte-Beuve y est revenu avec un amour inlassable.

(1) M. Michel Deprez m'a plusieurs fois parlé de cette pièce, mais je n'ai pu réussir à la retrouver.

(2) Mois et millésime ajoutés par Ravenel.

(3) *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours tenus à Clermont en 1665-1666* (Paris, 1844, in-8^o). L'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Lb³⁷ 136 Rés.) porte la note au crayon suivante, qui paraît être de la main de Ravenel: « Rare. Un grand nombre de familles ont cru avoir intérêt à faire disparaître cet ouvrage. »

lui-même s'y était trompé. Ainsi nous sommes dépriés du baptême. La nature humaine a tant de malice que j'avoue que j'en suis un peu piqué.

Tout à vous, cher Monsieur.

SAINTE-BEUVE.

La lettre suivante nous révèle une indisposition du critique et indique combien il appréciait dès lors l'amitié et le dévouement du conservateur de la Bibliothèque.

Ce 22 février [1847?], lundi.

Cher Monsieur,

L'intérêt que je sais que vous me portez me fait vous dire que si je ne vais pas vous voir, c'est que mon mal est toujours stationnaire. Demain M. Sichel se décide à me cautériser la partie engorgée (1). En effet, il est temps que cela finisse, car je suis bien découragé.

J'espère que vous userez toujours à merveille de vos excellents yeux.

J'offre mes hommages à Mademoiselle Dupont et je désire la savoir tout à fait bien.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Il a sans cesse recours à ce savant et aimable fonctionnaire. On lui signale des lettres de l'abbé Prévost qui dorment dans un volume de Dom Grenier ; aussitôt d'écrire à Ravenel pour le charger de lire les pièces et de dire son avis. Ravenel fit mieux : il les copia, et Sainte-Beuve jugea qu'il n'avait pas eu tort, puisqu'il les inséra *in extenso*, deux mois plus tard, dans son étude sur *L'abbé Prévost et les Bénédictins* (2). Peut-être même lui donnèrent-elles l'idée de cette curieuse étude à laquelle, malgré de nouvelles recherches, on n'a rien ajouté d'essentiel. Et Ravenel ne se contentait pas de faire les

(1) Jules Sichel, le savant ophthalmologiste, mourut avant Sainte-Beuve, le 18 novembre 1868. Il était son aîné d'un an environ.

(2) *Portraits Littéraires*, t. III, p. 453 (3 juillet 1847).

enquêtes et les vérifications dont le sollicitait son correspondant; il lui indiquait spontanément les dossiers intéressants conservés dans le grand dépôt de la rue de Richelieu, comme on va le voir pour Fréron, comme on le verra un peu plus tard pour le chevalier de Méré. Les éditeurs de M^{lle} Aissé restaient collaborateurs et le devenaient même de plus en plus.

Ce 21 mai [1847].

Cher Monsieur,

On me dit que dans le n° 5 du 15^e paquet de Dom Grenier (aux manuscrits de la Bibliothèque du Roi) il y a des notices concernant les hommes illustres de Hesdin, et que parmi ces notices il y a deux lettres autographes de l'abbé Prévost (1). Les avez-vous jamais lues? Si vous y jetez les yeux, dites-moi s'il y a là quelque chose de curieux sur le grand romancier.

A quand le Comynnes (2)? Je n'ai plus rien pour les Débats.

J'irai vous voir à mes premières heures de liberté; nous sommes au plus fort des corvées académiques.

Mille et mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Offrez mes respectueux hommages à Mademoiselle Dupont.

Vous m'avez dit un jour, il y a quelques mois, que vous me montreriez des choses curieuses à la Bibliothèque, sur Fréron, je crois, et sur ses rapports avec la censure du temps (3). Maintenant que j'ai des yeux, je vous rappellerai cette promesse.

Peu à peu, grâce à ce commerce littéraire incessant, les liens se resserraient entre le bibliothécaire et le critique. Le « Monsieur »

(1) *Collection de Picardie* (Dom Grenier), vol. 103, fol. 54-56.

(2) Le dernier volume du *Comynnes* de M^{lle} Dupont.

(3) C'est le curieux dossier qui remplit presque à lui seul le ms. de la Bibliothèque nationale coté Nouv. acq. franç. 3335.

de 1845, le « Cher Monsieur » de 1846, devient pour la première fois (1), vers la fin de la lettre suivante, datée de septembre 1847, le « Cher Monsieur et ami », qu'il restera jusqu'au séjour de Sainte-Beuve à Liège. C'est le charme de M^{lle} Aissé qui a opéré; des deux correspondants elle a fait deux amis. Dès lors, Sainte-Beuve, l'écrivain toujours pressé et qui ne se permet pas de distraire une seconde de son temps, s'intéresse à la villégiature de son ami, à ses plaisirs de pêcheur, à son amie M^{lle} Dupont, malgré sa situation irrégulière et cette ombre de pédantisme que le portraitiste des *Lundis* n'aimait guère chez les femmes. La première lettre qui nous révèle cette familiarité naissante est une des plus délicates qui soient sorties de la plume du critique, une de celles où transparait le plus clairement sa simple bonté et sa franchise de cœur.

Le 22 septembre [1847].

Cher Monsieur,

Je n'ai pas du tout de vos nouvelles; j'en voudrais bien, pourtant. Vous n'avez guère eu de beau temps; je crains que les poissons ne soient

(1) Cependant, voici deux lettres qui semblent antérieures à 1846, puisque le chapitre sur les livrets de Port-Royal parut en 1846 (t. III, p. 413 et suiv.), et dont la première porte déjà le signe d'amitié :

Ce 16 janvier, mercredi.

Cher Monsieur et ami,

Voici une édition des Lettres de la comtesse de Brégy. Est-ce celle qu'il vous faut? Si vous avez sous la main les petits livrets de Port-Royal, soyez assez bon pour les remettre au porteur.

Comment est M^{lle} Dupont aujourd'hui? Je vous offre toutes sortes de vœux et d'amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Ce 5 février.

Cher Monsieur,

Voilà que j'envoie prendre la 2^e édition du Bossuet.

Je joins ici une petite note de celui des petits livres de Port-Royal qu'il me serait le plus utile de trouver [et qui ont disparu par suite de leur vulgarité même] (1).

A bientôt. J'espère que M^{lle} Dupont va toujours de mieux en mieux.

A vous,

SAINTE-BEUVE.

(1) Le dernier membre de la seconde phrase est ajouté de la main de Ravenel.

restés à l'abri sous leur feuillée et n'aient pas mordu à l'hameçon. Mais peut-être les aurez-vous séduits ? et la faim aussi les aura-t-elle chassés hors du bois (1) ?

Mademoiselle Dupont est-elle contente ? L'êtes-vous à votre tour de ce changement dans la Bibliothèque, qui me paraît avoir été conçu et décrété bien brièvement (dans les termes) ; mais peut-être que l'ancienne ordonnance à laquelle on renvoie, pourvoir [a] à tout (2).

Le Comynes est-il imprimé en attendant (3) ?

J'ai bien pensé à vous aller voir, sans en trouver le temps un seul jour. Veuillez, cependant, me dire jusqu'à quand vous resterez, et me répéter les moyens exacts d'arriver. S'il est possible de ne pas coucher, j'irai à coup sûr, car c'est toujours le découcher qui m'inquiète. Après tout, revenir tard ne m'effraye pas. A quelle heure est le dernier convoi ?

Enfin, je ne voudrais pas vous laisser revenir ici sans avoir visité votre ermitage de là-bas, et vous y avoir vos dans tous vos passetemps champêtres. Il est bon de voir ses amis partout où ils sont contents. Cela peuple ensuite le souvenir, et quand ils vous parlent de ce qu'ils aiment, on peut leur répondre.

Bonjour, cher Monsieur et ami, offrez mes humbles hommages, s'il vous plaît, à Mademoiselle Dupont.

SAINTE-BEUVE.

Les soirées de Ravenel ont eu le bonheur de voir l'illustre collaborateur du bibliothécaire ; son « ermitage » de Charenton, s'il a jamais vu l'hôte désiré et toujours promettant, a dû plus d'une fois l'attendre

(1) C'est dans la petite rivière d'Ilyères, au-dessus de Charenton, qu'il taquinait le goujon pour se reposer de ses travaux d'histoire littéraire. M. de Montaignon m'a souvent parlé de ces parties de pêche qui faisaient la joie de Ravenel.

(2) Ordonnance royale du 2 septembre, contresignée par M. de Salvandy.

(3) M^{lle} Dupont avait commencé en 1841, pour la Société de l'Histoire de France, une édition des *Mémoires* de Philippe de Comynes, qu'elle termina en 1848 (Paris, Renouard, 3 vol. in-8°).

en vain. Voici, en tout cas, un incident qui fit manquer le voyage au moment où Sainte-Beuve était prêt à partir. La scène est encore à la *Revue des Deux Mondes*; mais ce n'est plus à M. de Salvandy, c'est à Buloz que le critique a affaire. Un règlement de compte qui avait soulevé des difficultés de la part du praticien et entêté directeur avait mis le feu aux poudres et, qui pis est, mis le modeste créancier dans l'embarras (1). Un article sur M. de Rémusat, que l'intéressé voulait voir paraître dans la *Revue*, ramena inopinément l'accord entre les deux vieux amis; mais Sainte-Beuve dut rester à Paris pour y attendre et corriger ses épreuves : la promenade à Charenton fut renvoyée aux calendes grecques.

Ce lundi 27 (septembre 1847).

Cher Monsieur,

Je reçois vos bonnes et répétées explications, mais en voilà bien d'une autre. Vous savez peut-être que j'avais fait, durant mes semaines de campagne, un grand article sur M. de Rémusat. L'article fait, l'embarras était de savoir où l'insérer. J'avais écrit à M. de Rémusat pour lui proposer divers partis; il avait désiré, dans le temps, avant son départ de Paris, que ce pût être mis dans la Revue des 2 Mondes, et je lui avais exposé l'état de nos griefs. Depuis lors, il n'en avait plus été question entre nous. Mais dans les deux lettres que je viens de recevoir de lui, il m'annonce avoir reçu de Buloz des engagements pour paiement à termes fixes de mes 2000 fr., et promesse de toutes les satisfactions que je pourrais désirer; là-dessus, c'est-à-dire samedi, j'ai lâché l'article qu'on imprime à force et qui va paraître le 1^{er}. Je vois bien que c'est pour être ici le 1^{er} que vous revenez lundi. Mais vous retournerez, n'est-ce pas? et alors nous pourrions faire le voyage ensemble, car il me paraît impossible, malgré la rapidité de Gerdès, que l'article soit achevé d'imprimer et de corriger pour mercredi matin (2).

(1) Voy. les deux lettres de Sainte-Beuve à Madame Bascans, du 23 décembre 1846 et de janvier 1847 (*Correspondance*, t. I, p. 140 et 141).

(2) Gerdès fut plus rapide que ne le pensait Sainte-Beuve; l'article parut au jour dit, le 1^{er} octobre 1847. Cette sorte de témoignage de reconnaissance envers M. de Ré-

Il ne me paraît pas moins impossible que je me passe, cette saison, de voir votre ermitage, surtout après que le goût m'en est venu si vivement à la bouche. Ma lettre va courir à la grande poste pour arriver à temps.

Mademoiselle Dupont a raison toujours, excepté quand elle croit que je suis homme à ne pas trouver tout d'emblée à satisfaire mon appétit en arrivant brusquement à votre table. On voit bien qu'elle ne sait pas ce que c'est que cet appétit.

Offrez-lui mes meilleurs hommages, et croyez-moi, cher Monsieur, bien à vous avant, pendant et après jeudi.

SAINTE-BEUVE.

Si M^{lle} Aissé tenait alors la place principale dans les préoccupations de Sainte-Beuve, elle n'était pas seule à égayer sa vie intellectuelle. La lettre qui suit prouve qu'elle avait des rivales dont le portrait tentait dès lors la plume du critique.

Ce 27. Lundi.

Cher Monsieur,

J'ai reçu des lettres inédites de M^{me} Du Deffand (trois), et de la marquise de Créqui (la véritable) (1) (quatre); je voudrais bien vous les montrer; y serez-vous aujourd'hui vers 4 heures? Car il faut que je les rende demain. Je les fais copier, mais je voudrais vous montrer les pièces mêmes.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Voulez-vous agréer ces 2 volumes de mes Portraits Contemporains (2)?

musat, qui avait signalé aux lecteurs du *Globe* le *Tableau de la Poésie française au XVI^e siècle*, a été réimprimé dans les *Portraits Littéraires*, t. III, p. 308.

(1) C'est-à-dire, très probablement, la correspondante de Rousseau (cf. *Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 387). Ravenel s'était déjà beaucoup occupé de Rousseau, et Sainte-Beuve n'a pas manqué de rendre hommage à l'érudition de son ami sur ce point spécial (*Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 191, note).

(2) Paris, Didier, 1847, 2 vol. in-12.

Le « Cher Monsieur » qui se trouve en tête du petit billet suivant dépourvu de toute date, autorise à placer ici cette nouvelle demande de prêt adressée au conservateur des imprimés de la Bibliothèque :

Cher Monsieur,

Aurez-vous l'obligeance de remettre au porteur de ce billet les volumes que vous aurez pour moi ? Je vous les reporterai bientôt.

Mille hommages auprès de vous (1), et mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Ce jeudi, 3 heures.

Les menus et précieux services de Ravenel continuent, s'amoncellent, éveillent chez Sainte-Beuve une affectueuse reconnaissance qui ne fera plus que croître avec les années. Le « Cher Monsieur et ami » remplace presque définitivement le « Cher Monsieur » tout court. C'est le chevalier de Méré qui fait faire ce pas décisif à l'amitié des deux curieux de détails biographiques et littéraires. L'article qui est consacré au législateur mondain du xvii^e siècle doit sa pièce de résistance — la conversation avec La Rochefoucauld — aux recherches de Ravenel, et Sainte-Beuve en convient avec une bonne grâce que n'ont pas toujours les obligés en pareille matière.

Ce 21 [décembre 1847], mardi.

Cher Monsieur et ami,

J'espérais bien vous voir un instant avant le dîner, mais j'ai été retenu et je ne veux pas remettre pour vous remercier de votre très bonne et très utile note qui a déjà trouvé place dans l'article. En voilà un qui vous devra encore beaucoup, car c'est la conversation avec La Rochefoucauld qui en fait la page principale. Ce chevalier m'a retenu plus longtemps que je n'aurais cru, et on n'en finit pas avec lui comme on le voudrait.

(1) C'est-à-dire à M^{lle} Dupont.

Mais c'est la lettre 195° qui est la plus curieuse : a-t-on idée de telles maxims professées si poliment ?

*Somme toute, malgré nos plaintes, et en gros, nous valons mieux (1).
A bientôt, et mille amitiés reconnaissantes.*

SAINTE-BEUVE.

Les petits services sont d'ailleurs réciproques, et Sainte-Beuve ne veut pas être en reste avec Ravenel.

Cher Monsieur et ami,

M. Bertin (2) a répondu Oui. Ainsi veuillez m'envoyer pour demain de bonne heure l'épreuve avec l'indication précise du titre du Journal et de son objet (3). Voici le La Morlière (4) pour M^{llo} Dupont ; j'espère que c'est ce qu'elle désire, du moins la seconde partie du volume. Je vous rends aussi le tome 1^{er} de Méré avec prière de le faire effacer. Mille amitiés.

A bientôt.

SAINTE-BEUVE.

Ce 30 décembre [1847], jeudi.

La « conversation avec La Rochefoucauld » valait bien une visite. Le critique a mal à la jambe ; mais il est quand même décidé à monter, le lundi qui suit l'apparition de l'article, l'escalier de la rue Colbert.

Ce dimanche [9 janvier 1848], 3 heures.

Cher Monsieur et ami,

Je me suis trouvé pris depuis jeudi dernier d'un mal de jambe qui n'est pas encore fini. C'est ce qui m'a empêché de vous aller voir ; je viens

(1) L'article sur Méré parut la semaine suivante (1^{er} janvier 1848 ; cf. *Portraits Littéraires*, t. III, p. 85). La conversation avec La Rochefoucauld s'y trouve p. 118 et suiv. Et un peu plus haut, dans la note I de la p. 118, Sainte-Beuve s'exprime ainsi : « Mais la 17° [193°? lettre], qui est une lettre de rupture, ne saurait se qualifier autrement que de brutale, et elle paraîtrait aujourd'hui indigne d'un honnête homme. »

(2) Le directeur du *Journal des Débats*.

(3) S'agirait-il du *Journal de la Librairie*, auquel Ravenel collabora plus d'une fois ?

(4) Sans doute les *Antiquités de la ville d'Amiens*, avec le *Recueil* qui les suit (Paris, 1642, in-folio).

vous offrir mes excuses ainsi qu'à Mademoiselle Dupont et vous demander ce qui a lieu pour demain lundi.

La réunion a-t-elle lieu? Tout invalide que je suis, j'espère n'y point manquer si rien ne m'arrive; car je suis mieux aujourd'hui et je serais allé vous dire bonjour en voiture, si je ne craignais un peu de monter l'escalier. — Dites-moi seulement par un petit mot si c'est demain que vous et vos amis vous avez choisi, ou si c'est retardé.

Agréez, cher Monsieur, mes sentiments bien dévoués.

SAINTE-BEUVE.

M. Maury (1), à qui j'avais écrit hier au sujet de la question de M^{lle} Dupont, n'est point venu à la Bibliothèque.

Philippe de Commines revient souvent dans cette série de lettres. M^{lle} Dupont est arrivée au terme de sa longue tâche d'éditeur, et Sainte-Beuve désirerait témoigner sa reconnaissance à Ravenel par un article sur le travail de son érudite compagne. Le chroniqueur du xv^e siècle se prête d'ailleurs de bonne grâce à faire bien accueillir rue Colbert quelque demande de petite recherche ou de prêt de quelque livret rare de la Bibliothèque, comme on le verra dans la lettre suivante.

Ce 3 [juin 1848], samedi.

Cher Monsieur,

Je vous ai manqué hier. Vous partez pour la campagne; j'y vais de mon côté passer quelques jours. Seriez-vous assez aimable, à votre retour, pour voir si vous pourriez mettre la main sur le petit livre dont je joins ici la note?

Mille amitiés. J'offre mes humbles hommages à Mademoiselle Dupont.

SAINTE-BEUVE.

Dès que vous aurez le Comines en épreuves, je me recommande à vous (2).

(1) Alfred Maury. Il s'agissait probablement d'une question au sujet de l'édition de Commines que M^{lle} Dupont achevait à ce moment-là.

(2) Il avait dès lors l'intention de consacrer une étude au *Commines* de M^{lle} Dupont.

Le critique est du reste, selon son habitude, sincère et même pressant dans son désir de mettre en valeur le gros ouvrage de l'ami de son précieux correspondant de la Bibliothèque. Témoin cette lettre, qui montre gaiement, légèrement, l'ironie toujours professée par Sainte-Beuve pour les publications officielles, s'agit-il du vénérable *Journal des Savans*. La petite négociation à laquelle il est fait allusion ne semble pas avoir eu de suites; en tous cas, on ne trouvera rien de pareil dans le *Journal*.

Ce 23... [1848?].

Cher Monsieur et ami,

En partant, je me permets de vous hâter sur le Comynes. J'ai dit à M. Lebrun que j'aurai la notice imprimée dans 10 jours. Ne me mettez pas trop en faute avec ce grave Journal des Savans : on ne badine pas avec ce bureau-là.

Mille amitiés à vous, et auprès de vous mille hommages.

SAINTE-BEUVE.

Jusqu'ici la politique n'avait pas même effleuré la vie de Sainte-Beuve. Il s'en gardait avec une pudeur jalouse. Les hommes de la Révolution de février semblaient cependant tenir à se l'attacher; il comptait parmi eux d'excellents amis, entre autres Édouard Charton, qui fut chargé de lui jeter l'hameçon. Il fit tout d'abord comme les poissons de la rivière d'Hyères : « il resta à l'abri sous la feuillée » et préféra à quelque agréable sinécure sa vie laborieuse et plus que jamais mal assurée. La petite aventure de la cheminée de l'Institut qui fuma si mal à propos en 1847 et qui avait déterminé Sainte-Beuve, après une absurde campagne de Génin, à abandonner ses fonctions de conservateur à la Bibliothèque Mazarine, où il était depuis 1840, pouvait se renouveler, et le démissionnaire, trop bien renseigné désormais sur le caractère timoré de ses amis politiques (1), ne voulait plus s'exposer

C'était une des manières les plus sûres de faire plaisir à Ravenel. L'article parut le 7 janvier 1850 (*Causeries du Lundi*, t. I, p. 190).

(1) La protestation de Sainte-Beuve parut d'abord dans le *Journal des Débats* et fut reproduite dans le *Moniteur* du 31 mars 1848. Voy. la préface de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. I (1861), p. 3.

à pareil souci. Il préférerait rentrer, coûte que coûte, dans les rangs des francs-tireurs de la littérature et de la presse.

Ce 29 [août 1848], mardi.

Voilà que je réfléchis aux aimables paroles que vous m'êtes venu porter. Tout bien pesé, je ne veux que remercier bien vivement notre ami Charton; mais il ne faut rien désirer ni rien recevoir en ce moment. Je crois que c'est mieux. Attendons non par méfiance, mais par discrétion. Ainsi, cher Monsieur et ami, remerciez bien pour moi, et puis remerciez encore. — A vous de cœur.

J'offre mes hommages à M^{lle} Dupont.

SAINTE-BEUVE.

La Bibliothèque Mazarine avait perdu Sainte-Beuve, qui ne voulut donc pas entendre parler de compensation officielle. Mais Sainte-Beuve avait, de son côté, perdu un traitement et des commodités qui l'obligeaient à chercher ailleurs de quoi subvenir à son modeste train de vie. C'est alors que Casimir Bonjour et les Rogier lui offrirent une place de professeur de littérature française en Belgique : au mois d'octobre 1848, il quittait la France pour faire deux cours à l'Université de Liège. Là, pas plus qu'à Paris, il n'oublia ses amis de la rue Colbert et la Bibliothèque où il avait trouvé et devait trouver plus tard encore tant de renseignements et de secours. La singulière importance des deux lettres qui suivent pour la psychologie de Sainte-Beuve et l'histoire de son « Chateaubriand » n'a guère besoin d'être mise en relief : elles parlent d'elles-mêmes assez clairement. La première a été écrite dès les premiers jours de son arrivée à Liège.

Liège, ce 10 octobre [1848].

Cher Monsieur (1),

C'a été un grand regret pour moi de partir de Paris sans vous serrer la main et sans saluer M^{lle} Dupont. Vous m'aurez excusé. J'en suis à

(1) C'est la dernière fois que, par un simple lapsus, cette formule paraît dans les lettres à Ravenel.

mon 3^e voyage en Belgique depuis 5 semaines. J'ai à peine posé à Paris dans les intervalles, et vous étiez à la campagne.

Gardez-moi un bon souvenir, cher Monsieur; il y a, dans le parti que j'ai pris, bien de la souffrance au fond; je ne sais si je parviendrai par l'étude à combler le vide que me font tant de chères habitudes: je suis comme un arbre déraciné, et dont les racines saignent; pourront-elles prendre ailleurs?

Dans tous les cas, vous me tiendrez une place, n'est-ce pas? et dans votre crur et à votre foyer.

Tout à vous; offrez mes dévoués hommages à M^{lle} Dupont, et mes amitiés à M. Bouvier.

SAINTE-BEUVE (1).

Les amitiés deviennent plus chères dans l'exil même librement accepté. A partir du mois de novembre 1848, Ravenel est définitivement promu au titre d'« ami », et il dut être flatté des confidences que lui faisait son illustre « ami ». Une complaisance de tous les jours, qui ne s'était jamais démentie et ne se démentit jamais, lui avait valu cette distinction. Sainte-Beuve, d'ailleurs, dut à ce moment-là recourir souvent à ses bons offices et puiser grâce à lui dans les richesses de la Bibliothèque nationale; car il devait être singulièrement privé de moyens de travail dans cette bonne ville de Liège. « L'arbre déraciné » étendait vers Paris ses racines qui menaçaient de se dessécher sous le vent du désert.

Liège, ce 29 novembre [1848].

Mon cher ami,

Vous êtes mille fois aimable et plus exact que je n'avais songé à désirer. Vous répondez à la question d'une manière qui me paraît décisive; mais ici dans ce cours public, je n'entrerai que peu dans ces détails, qui un jour, si je fais de ceci un livre, me fourniront la matière d'une bonne note, plume en main. J'amasse et je bâtis, un peu vaille que vaille.

(1) Adresse : « Monsieur Ravenel, conservateur à la Bibliothèque nationale, 6, rue Colbert (près la rue Richelieu). » Ravenel avait été nommé conservateur le 1^{er} mars 1848.

Si je retrouve du loisir, j'arrangerai et j'ordonnerai tous ces matériaux en ouvrage. Je suffis, jusqu'ici, à ma double tâche des deux cours (1).

Les vacances de Noël vont me permettre de refaire quelques provisions. Vers le milieu de l'année, s'il le faut, je modérerai la charge, et me réduirai à deux leçons. Si vous m'entendiez, vous me trouveriez bien hardi et bien franc : je dis sur ces personnages de 1800, et sur Chateaubriand notamment, tout ce que je pense. Voilà à quoi sert la distance.

J'ai réduit à sa juste valeur l'odieux jugement qu'il fait de Ginguené et de Chamfort, et je n'ai eu pour cela qu'à opposer à la page des Mémoires les pages de l'Essai sur les Révolutions, où il parle d'eux avec autant d'estime que de sensibilité.

A Paris, avec l'Abbaye-au-Bois dans le fond, il me serait impossible d'user de cette liberté, qui, je vous répète, est ici entière de ma part. Si je fais un jour un volume de cela, il en restera quelque chose.

Que je voudrais bien pourtant être à Paris pour vous pousser à l'édition de la Ménippée. Nous ferons ensemble une édition de M^{me} de Staal-Delaunay. Ne croyez pas que j'y renonce.

J'offre mes hommages reconnaissans à M^{no} Dupont, et je conçois ses prédilections politiques. Ceux qui veulent que la R[épublique] dure doivent être pour Cavaignac. Les autres ne cherchent qu'un point d'appui et une transition pour en sortir.

Il vient d'avoir du reste un vrai succès, et d'honnête homme.

Dites mes amitiés à M. Bouvier, et aussi à Magnin. Encouragez-le à m'écrire. Cela me fait du bien.

Tout à vous avec amitié et reconnaissance.

SAINTE-BEUVE (2).

(1) Le premier cours était réservé aux étudiants et consacré à l'histoire de la littérature française depuis Villehardouin jusqu'au xviii^e siècle. Du second cours, qui était public, sortirent les deux volumes sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*.

(2) Adresse : « Monsieur, Monsieur J. Ravenel, conservateur à la Bibliothèque Nationale, rue Colbert, n^o 6, Paris. »

Liège, ce 19 février 1849.

Mon cher ami,

Qu'il y a longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles! Je suis parti de Paris un peu brusquement, sentant qu'autrement je ne pourrais m'en arracher. J'ai repris à l'instant mon collier, avec un cou pelé, avec une main qui traîne et cloche toujours. Pourtant cela va un peu mieux. Mais vous, comment êtes-vous? Et Mad^{lle} Dupont? et M. Bouvier? et cette paisible république de la rue Colbert, la seule que je regrette et que j'envie?

J'irai vous embrasser à Pâques, c'est-à-dire dans 5 semaines. Je sais le compte des jours : ils sont marqués au crayon sur mon almanach.

Je fais mon cours qui devient un volume. Il sera terminé vers Pâques (le cours public sur Chateaubriand, Fontanes, etc.). J'aurai bien des petites questions à vous adresser. Si je ne puis me procurer le fameux discours de réception à l'Académie (1), je vous prierai de me prêter votre exemplaire.

La lettre à Fontanes sur la Campagne de Rome a-t-elle été imprimée à part dans le tems? ou bien a-t-elle été insérée dans le Mercure ou quelque autre recueil? Quérard se tait sur ce gros point. Vous parlerez (2).

J'accumule les points d'interrogation. C'est ce que je fais tout le long du jour, dans mes monologues. Je vis seul, je travaille, je souffre en me souvenant de mes amis; au moins j'aurai un instant de vraie joie en les revoyant.

Dites-le à Mademoiselle Dupont, qui le sait bien. Comment a-t-elle passé ce doux hiver? Un petit mot, je vous en prie, sur vous tous.

A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE (3).

(1) Le discours de réception de Chateaubriand, qui ne fut jamais prononcé, mais qui n'en fut que plus lu et commenté. Outre la plaquette imprimée, il en courut de nombreuses copies manuscrites, dont plusieurs subsistent encore.

(2) Ravenel a-t-il parlé? Nous l'ignorons, et Sainte-Beuve n'en dit rien dans son *Chateaubriand*.

(3) Adresse : « Monsieur, Monsieur Ravenel, conservateur à la Bibliothèque Nationale, 6, rue Colbert (près du factionnaire), Paris. »

Amitiés à Magnin. Oh! je le verrai, pour sûr, à Pâques. Ce n'est pas là du français très académique; mais je suis à l'extrême frontière.

Voici Sainte-Beuve, son cours fini, de retour à Paris, et voici que reprend, plus direct et sans doute plus fréquent, le vol des petits billets vers la rue Colbert et la Bibliothèque.

Mon cher ami,

La Bibliothèque nationale pourrait-elle me prêter les volumes parus jusqu'ici des Œuvres de M. Étienne que publie F. Didot? Je vous serai bien obligé de me les faire donner, s'il y a moyen (1).

Je suis si occupé que j'ai à peine une heure à moi, et que je n'ai pu chercher à savoir si Mademoiselle Dupont est de retour.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE (2).

Ce 17 octobre 1849.

P. S. La domestique retournera demain si les volumes peuvent être prêtés.

Lundi, ce 5 novembre 1849.

Mon cher ami,

Voici une petite note dont je serais bien heureux que vous puissiez me trouver les articles. J'ai à parler d'Hamilton dans mon prochain feuillet. J'ai l'édition de Renouard (3 vol.) (3), mais je voudrais tâcher de trouver dans les éditions précédentes quelques détails moins connus et non reproduits.

(1) Les Œuvres de C.-G. Etienne, de l'Académie française, parurent en effet chez les frères Didot, de 1846 à 1853, en 5 vol. in-8°. L'article ne parut que le 20 septembre 1852 (*Causeries du Lundi*, t. VI, p. 387). Sainte-Beuve avait déjà parlé d'Étienne dans les *Portraits Littéraires*, t. III, p. 395 (1^{er} février 1846).

(2) Adresse : « Monsieur, Monsieur Ravenel, conservateur à la Bibliothèque Nationale. »

(3) *Œuvres complètes*, Paris, A. Renouard, 1812.

Si vous pouvez m'y aider, vous ne ferez que ce que vous avez fait tant de fois. Je mène une vie d'ouvrier à la tâche, et vous, une vie d'amateur intrépide des champs.

J'enverrai demain savoir ce que vous aurez trouvé de ces volumes ; mais j'irai peut-être moi-même aujourd'hui vous serrer la main.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Mon cher ami,

J'envoie savoir si vous avez trouvé l'un des Hamilton-Walpole (1).

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE (2).

Ce 7 novembre 1849.

Voici encore un billet du même genre :

Ce mardi, 5 février.

Mon cher ami,

Voici ma messagère qui vient chercher le volume de la Perse-Didot publié par M. Dubeux (3).

Je vous suis bien obligé, comme toujours.

A vous.

SAINTE-BEUVE.

Après M. Étienne, après Hamilton, c'est M^{llo} Lecouvreur qui réclame l'infatigable bienveillance de Ravenel. Le général Bergère possédait sur la grande comédienne un dossier que Sainte-Beuve eût bien voulu acquérir directement. Peut-être pensait-il à donner un pendant aux *Lettres de M^{llo} Aïssé* ; car Ravenel est de la partie.

(1) L'édition donnée par Horace Walpole des *Mémoires* de Hamilton et dédiée à Madame du Deffand (Strawberry Hill, 1772, in-4° ; tiré à 100 exemplaires) ; réimprimée à Londres, 1783, in-4°.

(2) Adresse : « Monsieur Ravenel, conservateur à la Bibliothèque Nationale. »

(3) La *Perse* de Dubeux parut en 1841 dans la collection de l'*Univers pittoresque*.

Mon cher ami,

J'ai bien envie de faire acheter directement au général Bergère le dossier Lecouvreur. J'ai ou crois avoir un moyen presque sûr d'obtenir cela de lui.

Veillez seulement prévenir M. Janet que si on l'interroge sur ce dossier pour une vente particulière, c'est de nous qu'il s'agit.

Je suis si occupé que je n'ai pu aller causer avec vous.

Mille amitiés et hommages à M^{lle} Dupont.

SAINTE-BEUVE.

Ce 25 novembre 1849.

Mon cher Ravenel,

La négociation vient de manquer : c'était trop tard. Ainsi il faut courir la chance des enchères. J'ajoute 100 fr. aux 200 que vous vouliez mettre ; ainsi allons jusqu'à 300. Mais je crains que nous ne l'ayons pas (1).

A vous d'amitié.

SAINTE-BEUVE.

Ce 27 [novembre 1849].

Ce 5 mars 1850.

Mon cher ami,

Me voilà en instance pour cette Correspondance de M^{me} du Deffand, édition de Londres. Nous causerons des Astorg (2), mais c'est dur à première vue.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

(1) Il s'agit du « dossier Lecouvreur ». Sainte-Beuve publia peu après un article sur Adrienne (24 décembre 1849, cf. *Causeries du Lundi*, t. I, p. 158). Il y annonçait une prochaine publication de Ravenel.

(2) La lecture de ce mot est peu sûre.

Sur Genlis, j'ai trouvé un bon Bonnard (1); j'ai trouvé un Précis de ma conduite (2).

J'ai ses principaux romans et ses Mémoires.

Mais je n'ai pas M^{lle} de Clermont (3) ni tout ce que votre zèle vous suggèrera (4).

Merci à vous.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE'

Ce lundi 7 octobre [1850].

Un grand deuil vient alors attrister la vie de Sainte-Beuve : sa mère, qu'il aimait profondément, meurt le 17 novembre 1850 (5). Ravenel, qui faisait un peu partie de la famille, fut un des premiers avisé de ce malheur.

Ce lundi 18 novembre [1850].

Мон cher ami,

J'ai la douleur de vous annoncer que hier soir dimanche à 5 heures 1/2 j'ai perdu ma pauvre mère : elle a été enlevée subitement. Avant-hier samedi à pareille heure elle avait été prise de douleurs au cœur ou à l'estomac : elle semblait remise et je l'avais quittée dimanche à 4 h. 1/4 gaie et causant comme à l'ordinaire. Une heure après, le ressort de la vie s'est brusquement arrêté.

(1) Peut-être l'ouvrage de Garat : *Précis historique sur la vie de M. de Bonnard* (Paris, 1785). — L'article sur Malesherbes se trouve dans les *Causeries du Lundi*, t. II, p. 512 (23 et 24 septembre 1850).

(2) Le *Précis de ma conduite pendant la Révolution*, de Madame de Genlis (Hambourg, 1696, in-8° et in-12).

(3) La « Nouvelle historique » si célèbre de Madame de Genlis (Paris, 1806, in-8°).

(4) Sainte-Beuve travaillait alors à son article sur les *Œuvres de Madame de Genlis*, qui devait paraître quelques jours plus tard, le 4 octobre 1850. (*Causeries du Lundi*, t. III, p. 16).

(5) Elle avait quitté Boulogne-sur-Mer dès 1823 pour venir habiter avec son fils.

Sur Genlis, j'ai trouvé un bon Bonnard (1); j'ai trouvé un Précis de ma conduite (2).

J'ai ses principaux romans et ses Mémoires.

Mais je n'ai pas M^{lle} de Clermont (3) ni tout ce que votre zèle vous suggèrera (4).

Merci à vous.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE

Ce lundi 7 octobre [1850].

Un grand deuil vient alors attrister la vie de Sainte-Beuve : sa mère, qu'il aimait profondément, meurt le 17 novembre 1850 (5). Ravenel, qui faisait un peu partie de la famille, fut un des premiers avisé de ce malheur.

Ce lundi 18 novembre [1850].

Mon cher ami,

J'ai la douleur de vous annoncer que hier soir dimanche à 5 heures 1/2 j'ai perdu ma pauvre mère : elle a été enlevée subitement. Avant-hier samedi à pareille heure elle avait été prise de douleurs au cœur ou à l'estomac : elle semblait remise et je l'avais quittée dimanche à 4 h. 1/4 gaie et causant comme à l'ordinaire. Une heure après, le ressort de la vie s'est brusquement arrêté.

(1) Peut-être l'ouvrage de Garat : *Précis historique sur la vie de M. de Bonnard* (Paris, 1783). — L'article sur Malesherbes se trouve dans les *Causeries du Lundi*, t. II, p. 312 (23 et 24 septembre 1850).

(2) Le *Précis de ma conduite pendant la Révolution*, de Madame de Genlis (Hambourg, 1696, in-8° et in-12).

(3) La « Nouvelle historique » si célèbre de Madame de Genlis (Paris, 1806, in-8°).

(4) Sainte-Beuve travaillait alors à son article sur les *Œuvres de Madame de Genlis*, qui devait paraître quelques jours plus tard, le 4 octobre 1850. (*Causeries du Lundi*, t. III, p. 16).

(5) Elle avait quitté Boulogne-sur-Mer dès 1823 pour venir habiter avec son fils.

Je vous verrai, mon cher ami, dès que je me serai acquitté des tristes et derniers devoirs.

Offrez mes respects à M^{lle} Dupont et mes amitiés à M. Amédée.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE (1).

Une longue lacune se présente ici dans les lettres de Sainte-Beuve à Ravenel. Est-ce à dire que leur amitié s'affaiblit entre les années 1850 et 1864, et qu'il ne circula plus ni livres ni billets entre la rue du Montparnasse et la rue Colbert ? Le fait est très peu probable, et l'on doit simplement croire que toute cette partie de la correspondance de Sainte-Beuve avec le fonctionnaire de la Bibliothèque n'a pas été conservée. Mais il n'en reste pas moins qu'il ne subsiste pour cette période qu'une lettre datée de 1856.

C'est alors une héroïne moins profane qui tente la plume du critique des *Lundis* : Jeanne d'Arc elle-même, remise en vive lumière par la publication de Jules Quicherat. Mais la Pucelle est moins heureuse que l'actrice ; elle parle moins à l'imagination de Sainte-Beuve et ne le met pas en verve. La plume tombe des mains de l'écrivain, ou plutôt — car il ne la quitte jamais — elle revient sur les traits plus mondains de Madame du Deffand. Mais cette faiblesse ne fut que passagère : le 19 août 1856, six mois à peine après cette lettre où perce quelque dépit, paraissait l'article sur le *Procès de Jeanne d'Arc* (2).

Ce lundi 4 février [1856].

Mon cher ami,

Tout bien considéré, je renonce à Jeanne d'Arc pour le quart d'heure. Cette pucelle est trop dure pour moi. Je me jette sur M^{me} du Deffand aussi platonique sur ses vieux jours et plus commode. Je viens vous prier de

(1) Cf. la lettre à l'abbé Barbe, du 25 décembre 1850, publiée par F. Morand dans *Les Jeunes années de Sainte-Beuve* (Paris, 1872, in-8°), p. 60.

(2) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 399.

me prêter l'édition anglaise de la Correspondance (1). *Je vous suis bien reconnaissant.*

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

J'ai trouvé la vie de Hume dont je vous parlais l'autre jour : M. Cousin me l'a prêtée(2).

En 1864, nous trouvons Sainte-Beuve tout occupé de Madame Roland.

Ce 8 juillet 1864.

Mon cher ami,

Je compte toujours, absent et silencieux à votre égard, sur votre amitié pour quelqu'un qui est condamné sans relâche à tourner sa meule.

Je viens vous demander une indication. Je vois cité et je lis Lemontey sur M^{me} Roland : ce morceau n'est point recueilli dans les Œuvres de Lemontey.

Savez-vous où il a inséré ce portrait d'elle? Est-ce dans la Galerie française? Est-ce dans un journal? Voilà ma question.

Le portrait de Lemontey est fort joli, et M. Dauban en a fait grand usage (3).

Je vous serre la main, et je présente mes humbles respects rue Crussol.

SAINTE-BEUVE.

11, rue Mont-Parnasse.

(1) *Lettres à Horace Walpole...* publiées d'après les originaux déposés à Strawberry Hill [par miss Berry] (Londres, 1810, 4 vol. in-12). Les réimpressions françaises (Paris, 1811, 1812 et 1824) avaient été mutilées par la censure : Sainte-Beuve n'en veut donc pas.

(2) John Hill Burton, *Life and Correspondance of Dr Hume* (Édimbourg, 1846, 2 vol. in-°).

(3) Cf. les trois articles sur Madame Roland dans les *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 191 et suiv. (4, 11 et 18 juillet 1864).

L'année suivante, c'est encore une femme qui l'attire : Madame de Verdelin. Chose curieuse, si sa lettre est exactement datée, il n'eut l'idée de recourir à l'inépuisable érudition de Ravenel qu'après l'apparition de ses premiers articles sur « cette charmante femme » (27 février et 6 mars 1865) (1).

Ce 8 mars 1865.

Mon cher ami,

Chéron (2) me dit que vous avez quelque chose de plus sur M^{me} de Verdelin (3). Je le soupçonnais bien et j'avais prié Rochebilière de vous le demander. Mais ce lambin s'y est pris un peu tard.

Je viens vous prier de réparer cette omission et de me permettre d'être tout à fait exact et complet sur cette charmante femme.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

P. S. — Je présente mes compliments affectueux à M. Bouvier et mes respects à Mademoiselle Dupont.

Seconde intrusion de la politique dans la vie de Sainte-Beuve ; mais, cette fois, il n'avait pas à s'en plaindre : le 28 avril 1865, il était nommé sénateur. Ses amis de la rue Colbert ne furent pas les derniers à lui envoyer le « bouquet » de leurs félicitations, et ce ne fut pas à Sainte-Beuve le moins agréable de tous ceux qu'il recut à cette occasion. Sa réponse est d'une charmante simplicité : tout l'homme est là : « Nous tâcherons de mener même vie, de garder mêmes mœurs. » Mais il se doutait qu'il aurait quelque peine à conserver la plénitude de son indépendance un peu farouche. « L'honneur n'est pas sans inconvénients. » On le lui fit bien voir, et ce fut une main chère entre toutes qui lui porta le coup redouté.

(1) *Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 387.

(2) Paul Chéron, conservateur au département des imprimés de la Bibliothèque, préparait une édition des Lettres de Gué Patin, et plongeait ainsi dans ce XVII^e siècle à Sainte-Beuve. Cf. *Correspondance*, t. II, p. 366, et *Nouvelle Correspondance*, p. 268.

(3) Le dossier de Ravenel sur Madame de Verdelin a été conservé.

Ce 4 mai 1865.

Cher ami,

J'ai été bien sensible à ces félicitations dont vous m'avez envoyé le bouquet.

M^{me} Dupont a été bien sage dans son appréciation, et j'avoue que ma manière de voir se rapproche beaucoup de la sienne : j'étais bien fatigué depuis quelques mois, et l'idée de repos — d'un repos relatif — m'était devenue bien habituelle.

L'honneur, enfin, est bien flatteur ; il n'est pas sans quelques inconvéniens. Nous tâcherons de les rendre le moins grands possible et de mener même vie, de garder mêmes mœurs.

M. Bouvier est la bonté même d'avoir pensé à moi au sein de ses souffrances : je fais des vœux pour qu'il aille mieux, et je vous prie de recevoir tous mes vifs et sensibles remerciemens pour votre bon et fidèle souvenir.

SAINTE-BEUVE.

P. S. — Je crois que M. de Lamartine est assez indifférent à ces détails du temps d'Elvire (1).

Il est bien probable que la mort seule mit un terme à cette correspondance de vingt années. Il n'en subsiste que trop peu de lettres ; mais on conviendra que, telle qu'elle est, elle présente le plus vif intérêt. Mieux que tout autre document, elle nous montre Sainte-Beuve dans le feu et comme dans la fusion de son chef-d'œuvre dont les pièces se succédèrent, pendant si longtemps, toujours aussi fines, toujours aussi achevées, toujours aussi durables (2).

LÉON DOREZ.

(1) Sainte-Beuve n'était pas au mieux avec le grand poète, et ce n'est là qu'une des petites pointes — très amusante et sans doute très juste — qu'il lança contre lui.

(2) Ravenel survécut à son ami ; il prit sa retraite en 1879 et mourut le 22 février 1884. Quant à M^{me} Dupont, elle mourut le 1^{er} avril de l'année suivante.